

l'élan vers le pire

numéro trois

LA CONVERSATION, SENS ET CONTENU

LA CONVERSATION a des apparences très réelles, elle oscille entre un sérieux guindé et une légèreté négligente, mais c'est dans son reflet qu'elle prend tout son sens. Dans son contenu, évidemment, elle n'a rien à donner. Dans son contenu, elle n'a de choix que de rester dans l'ordre du faux, elle est un peu comme ces mots que vous lisez : coupée de vie et de substance, sa morale est plastique et forcée, elle ne raconte aucune histoire, ne fait pleurer personne et ne rejoint pas d'elle-même le chemin du cœur. S'il lui arrive de le croire, c'est par accident. La conversation fait partie de ces conventions comme les études, les réunions de famille, la salubrité publique et les manteaux en cachemire. Elle est là depuis toujours, sans qu'on sache exactement pourquoi, elle ne passionne pas grand monde et se pratique comme un mal nécessaire auquel on finit par se complaire. Ses grands sujets sont mornes et tristes, des accumulations de chiffres, des déroulements d'évidences. Sa pratique, la répétition, exerce une fascination chronique. Avec le temps, les sujets de conversation les plus insipides se muent en hobbies, on se prend d'intérêt pour les taux d'imposition, la vie des inconnus, les lois passagères, tout comme l'homme remplace tranquillement l'éclat de ses rêves d'enfant par des passe-temps paisibles en général en rapport avec les gestes répétitifs de son domaine professionnel. Une façon de donner du sens au chemin de sa vie, bien longtemps après l'échec des tentatives de donner sa vie au chemin du sens.

consolation de la conversation

VIVEZ-VOUS la conversation comme un délassement ou un pensum ? À longueur de journée, dans de nombreuses circonstances, nous sommes poussés à la conversation. Elle consiste à échanger, sur un mode participatif, des propos de toute nature sur des sujets divers dont l'emboîtement logique semble plus qu'aléatoire. Sa fonction principale est sans doute de tuer le temps, de combattre l'ennui. Elle a également une utilité phatique (je rappelle à l'intention des lecteurs d'illustrés que la fonction phatique, décrite par Malinowski puis par Jakobson, sert dans le langage au maintien du contact, lorsque les mots sont utilisés uniquement pour établir et maintenir la communication, sans apport d'information).

Souvent, dans les circonstances habituelles de la vie quotidienne, la conversation est perçue comme un acte spontané. Elle n'est pas planifiée, attendue, recherchée pour sa valeur intrinsèque. C'est donc, la plupart du temps, ce qu'on va appeler une incidence, elle survient. Ceci soulève quelques questions : faut-il toujours entrer en conversation ? Se taire

n'est-il pas un droit fondamental de l'être humain ? Doit-on apprécier une conversation indépendamment de son sujet, du volume d'inepties proféré et des interlocuteurs ? Si oui, comment faire ? Et enfin : y a-t-il un quelconque intérêt à écouter les conversations des autres ?

Il me semble que par nature, l'homme se répète. Ainsi, je remarque en chaque être un effet de seuil au-delà duquel la majeure partie de la conversation est une répétition, un collage différent (quand on a de la chance) de sujets déjà abordés. Comme si le stock de sujets était limité, ou se renouvelait infiniment moins vite que le rythme soutenu des conversations, ce qui fait nécessairement tomber dans le ressassement. Souvent les phrases sont exactement les mêmes. Que faut-il faire dans ce cas-là ? Faut-il balancer dans une conversation phatique, dans un mode automatique où l'implication personnelle devient très mince (je rappelle que la conscience humaine est supposée ne pas pouvoir mener de front plus de 7+2 activités). Un exemple assez représentatif de cette conversation en mode automatique est le repas du soir. Il s'agit là souvent

d'un moment douloureux de la vie de couple, redouté de tous.

Y a-t-il une différence fondamentale entre l'homme et la femme ? Est-ce le produit de l'éducation ou une inscription génétique ? Je n'ai malheureusement pas les moyens techniques de procéder par moi-même aux expériences requises, mais je sais qu'il existe aujourd'hui des outils qui permettent de suivre en temps réel l'activité neurologique du cerveau et qui, je l'espère, vont bientôt éclaircir ce mystère : pourquoi, dans ces circonstances particulières, l'expérience des couples est-elle si souvent la même ?

La situation peut se décrire ainsi : l'homme et la femme sont rentrés du travail et s'appêtent à prendre le repas du soir. Vous noterez que je me garde bien de préciser qui prépare le repas. Il est aujourd'hui devenu difficile de bâtir ce genre d'histoires sans heurter une communauté de pensée quelconque. Il est bien trop facile de choquer et très difficile de faire comprendre que les exemples n'ont pas vocation d'être représentatifs, mais ont simple valeur d'exemple.

C'est un peu pour la même raison que les marques de grandes distribu-

tion réalisent leurs huiles d'olive par des mélanges calculés pour leur assurer un goût homogène (c'est paraît-il, une demande des consommateurs). Sans doute les communautés de pensée ont-elles acquis, elles aussi, dans leur fonctionnement une attitude de consommateur conscient de son pouvoir. Si le produit a un goût suspect, elles vont le retourner au magasin en criant au scandale et en exigeant le remboursement. En fait, pour épuisser la comparaison, la pensée contemporaine ressemble de plus en plus à un bocal de cornichons. Une de mes tantes m'expliquait un jour qu'elle ne confectionnerait plus elle-même de conserves de cornichons, parce que mon oncle et leurs enfants trouvaient le goût étrange par rapport à ce qu'on achète en magasin, et n'en mangeaient donc pas. Ils étaient tellement habitués à ceux du supermarché...

Revenons à nos moutons. Nous en sommes restés au moment où le couple s'assiet pour manger. Là, la femme commence à raconter jusque dans les plus infimes détails le déroulement de sa journée de travail : ce matin, à neuf heures trente, elle est allée prendre le café avec sophie ; son patron a envoyé des colis énormes par transporteur pour un prix prohibitif, etc. Elle continue ainsi, avec beaucoup d'application, à narrer tout ce qui a ponctué sa journée. L'homme de son côté se sent fatigué (et de plus en plus fatigué), qu'il le soit réellement ou non. Sa journée de travail est derrière lui et il apprécie — ou aimerait apprécier — la fin de journée à la maison. Il ne ressent pas le besoin de parler de ses heures laborieuses, et au contraire il préfère dessiner une séparation claire entre les deux contextes. De plus, il ne voudrait pas ennuyer sa compagne avec le récit fade de la routine quotidienne. Si encore il s'était produit quelque chose d'inédit, qui pourrait intéresser sa compagne, ou quelque chose qui le tracasse encore et dont il voudrait parler. Mais non, il ne trouve rien à dire, il attend que cela passe. Lui qui recherchait le calme du foyer, le voilà en train d'essuyer la logorrhée sans surprise de sa compagne. Il se concentre sur sa nourriture, répond parfois par monosyllabes, essaie de communiquer

non verbalement son aspiration au calme. Bien entendu, après un certain temps, elle de conclure aigrement : «ça ne t'intéresse pas, ce que je te dis?!». Bien sûr que non.

Évidemment, me direz-vous, ils ne se comprennent pas. Alors que l'homme sépare le cadre de son travail avec son chez lui, et ne souhaite pas nécessairement contaminer sa soirée (en d'autres termes, il cloisonne), la femme, elle, ressent le besoin — et c'est tout à son honneur — d'impliquer l'homme à sa journée, en quelque sorte d'assurer une forme de continuité dans laquelle l'homme de ses pensées (quelles qu'elles soient) est toujours présent.

En considérant la touchante noblesse de ces deux aspirations, il est triste de penser que le résultat pratique débouche sur une pareille incompréhension mutuelle. Cela tient sans doute au fait premier — et qui nous fait retomber sur nos pattes — que le couple mène ici une conversation, et non pas un dialogue. Ne confondons pas tout. Vouloir exprimer le lien avec des outils destinés à remplir le vide est une erreur tactique dont les conséquences sont flagrantes. Pour citer Pierre Desproges : «le but de l'homme moderne sur cette terre est à l'évidence de s'agiter sans réfléchir dans tous les sens afin de pouvoir dire fièrement à l'heure de sa mort : Ah ! J'ai pas perdu mon temps!» Parfois la conversation est de cet ordre d'idées.

Si toutefois la conversation est une façon potentiellement agréable de passer le temps, alors il paraît intéressant de se défaire de cette habitude un peu ennuyeuse et étriquée de parler aux gens que l'on ne connaît et de ne pas parler aux gens que l'on connaît pas. L'inverse est tellement plus agréable.

Parler aux connaissances prend vite la forme d'un pensum, on s'en aperçoit par ses propres réactions lorsque dans des circonstances diverses on se voit amené par un destin ironique à croiser la trajectoire d'un familier. C'est comme les étapes claires et inexorables de l'avènement d'une catastrophe. Lorsqu'un désastre est sur le point de se produire, on le sait, on le sent. Chaque élément s'emboîte et le résultat est évident à notre

demi-conscience observante, qui fait vibrer en crescendo une alarme ouatée, mais sans qu'on s'extrait jamais de son étrange torpeur. C'est cette même lourdeur abêtie qu'on ressent lorsque la bouteille vient de nous glisser des mains et va vers le sol en une infinité de moments comme la flèche de Zénon. Cette bouteille qui est tant allée au vin, qui en est tant pleine, qu'à la fin elle va se casser.

C'est un peu ce long sentiment d'impuissance — ce sens tragique du destin —, qui nous envahit lors de ces rencontres fatales. L'esprit, dans ces cas-là, est vidé, pris au dépourvu, énérvé dans son sens étymologique (je réitère mes excuses embarrassées aux lecteurs d'illustrés), et de cette débandade, de cet embarras, il n'y a que le silence et le poncif qui émergent. Le seul moyen de survivre à cette conflagration est soit d'adapter dans l'urgence quelques trucs développés au hasard (comme par exemple prendre le premier élément idiot qui nous vient à l'esprit et le développer avec fougue, ou faire l'inventaire de ce qui nous tombe devant les yeux et qui peut à la rigueur passer pour joli ou inattendu), soit d'abandonner tout principe et de perler les différents événements de la journée — comme ces autobiographes fous qu'on voit s'éditer à compte d'auteur et inonder leur entourage innocent des circonvolutions molles de leur fade existence, et qui restent persuadés qu'il n'y a pas récit plus fascinant au monde. Ou peut-être, en dernier recours, peut-on encore se faire violence et repasser le stock moisi des refrains éternels, sur le même ton, dans la même syntaxe, et prendre le risque de périr de la périsologie.

Ce qui manque la plupart du temps, c'est la surprise, l'étincelle, c'est l'inconnu derrière le visage, c'est le monde nouveau sous la surface de chaque être. Ce qui manque, c'est ce pas dans le noir, dans l'inconnu. Parler aux inconnus, c'est s'orienter, vers une réorganisation nouvelle de vieux mots et de vieux concepts, c'est se retourner en tous sens : vers soi, vers l'autre, c'est laisser la bouche entrouverte entre deux réponses.

La conversation d'idées reçues

IL y a dans la conversation quelque chose du domaine du détachement, et en même temps, paradoxalement, du domaine du sérieux, ou en tout cas dans l'attitude. J'assimile un peu cela à la posture de l'authentique aristocratie. La conversation, c'est la pose détachée du dialogue, le petit doigt maintenu en l'air en portant la tasse de porcelaine au bord de ses lèvres. C'est d'une infinie futilité, mais vécu avec une gravité inspirée. C'est aussi un défi intellectuel, celui de réorienter les facettes de poncifs de façon à ce qu'ils prennent le minimum de brillant requis pour avoir l'air neuf, ou tout au moins pour ne pas s'étouffer dans l'ennui. C'est jouer à saute-mouton avec soi-même en filant sur la durée la tension permanente de la recherche : qu'est-ce que je vais bien pouvoir trouver à dire dans la minute qui suit ? Angoissante fuite en avant, recherche de ressources dans les couches les plus superficielles du quotidien et des idées reçues, un exercice dans lequel le repos n'est pas possible. La peur fondamentale de la conversation, c'est le silence. Ce silence qui me renvoie à ma gêne, à la panique soudaine des regards, et de ce qui peut en arriver.

Le poncif est à la fois l'arme et le piège, il peut être un bel objet à manipuler, un mantra, la posture du *zazen* de l'être social. Ou il peut tout au contraire être la contraction, le rétrécissement du détachement. L'attitude méditative est celle qui regarde évoluer la pensée comme on observe des oiseaux picorer des miettes de l'autre côté du chemin. Elle est ce que Maître Eckhart décrit comme une immobilité intérieure. Dans son traité sur le détachement, il distingue l'homme intérieur — l'âme —, et l'homme extérieur — le corps et le monde sensible. Magnifiquement il dit : «or tu dois savoir qu'un homme spirituel qui aime dieu ne fait pas usage des puissances de l'âme dans l'homme extérieur au-delà de ce que les cinq sens requièrent par nécessité ; et l'intériorité ne se tourne vers les cinq sens que dans la mesure où elle est un orienteur et un guide des cinq sens et les protège pour qu'ils ne se livrent pas à leur objet de façon bestiale, comme

le font certains gens qui vivent selon leur volupté charnelle [...]»¹ Ce que les cinq sens requièrent par nécessité dans la conversation, c'est le poncif détaché. La volupté charnelle de la conversation, c'est le poncif impliqué, cette sorte de mayonnaise pathétique du lieu commun lorsqu'il est chargé d'enjeu.

Lorsque la conversation est très profondément entachée d'enjeu, elle est l'expression étouffée d'une fuite dans tous les sens, elle est ce que Maître Eckhart dit encore de l'amour : «[...] je loue le détachement avant tout amour. Pour la raison tout d'abord que le meilleur qui est en l'amour est qu'il me contraint à aimer Dieu, alors que le détachement contraint Dieu à m'aimer.» Le vide apparent de la conversation est sans cesse défié par le bouillonnement intérieur, et, dans ce cas, l'usage du poncif en trahit la peur. Il en est la respiration difficile. À ce moment le poncif est l'asthme de la conversation. Dans la pensée de Maître Eckhart, le détachement ressemble à une maïeutique, au retour à une unité, une limpidité vide que tout contenu va troubler. La conversation la plus pure est nourrie par l'envie, le désir de se taire.

Il y a donc deux façons de mener une conversation : la manière émotionnelle et la manière détachée. La manière détachée est, bien entendu, la manière à la fois esthétique et éthique de mener une conversation conformément à son essence. Il est, me semble-t-il, important de considérer que les actes, comme les objets, ont une nature, une essence. Ils ont un rythme, une coloration, une identité. Il me semble important de la respecter. Comme l'explique Kenneth Kushner², alors étudiant le *Kuydo* (tir à l'arc zen), son maître lui avait fait comprendre que chaque chose à une voie, une vie, et que le meilleur moyen d'agir est l'accord avec cette voie. Cela veut dire pousser un rocher dans le sens où il veut être poussé, ou manipuler une corde comme un être vivant, et ne pas la tuer en la maltraitant. On tue une conversation par l'émotion déplacée qu'on y insuffle, comme on tue la corde en la malmenant en tous sens.

La nature profonde de la conversation est d'être détachée. Elle est en quelque sorte le zen occidental.

Les règles de la conversation

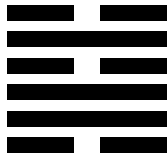
Transformer le vide en rituel, codifier le superficiel, c'est ce qui remplit le quotidien des méthodiques et des abstinentes. Lorsqu'une pratique est codifiée, elle acquiert une certaine noblesse et une certaine technicité. Elle acquiert aussi parfois, outre cette solidité, une forme de civilité louable. Je pense à certaines formes de manières qui honorent la conversation. Notamment, celui qui est en conversation de façon éthique, ne se laisse normalement pas aller à préférer l'usage de son téléphone portable si celui-ci sonne. Même si la personne au bout de ce fil devenu intangible est plus importante que l'interlocuteur direct, ce dernier a en quelque sorte le privilège de la présence. On n'abandonne pas le proche pour le lointain. La dimension amusante de la conversation téléphonique est la présence du tiers, cette tierce personne dont souvent seul un des deux interlocuteurs est conscient. Parfois il est visiblement exclu de la conversation et tue le temps comme il peut dans une collection de regards vides sur des perspectives brumeuses alentours pour éviter le sentiment inconfortable d'être un voyeur malgré lui ; mais parfois il est intégré en tant que témoin silencieux qu'on accompagne du regard et avec lequel on entretient un autre niveau de communication, de l'ordre du méta commentaire par des sourires et des regards signifians, des emphases à son adresse,... Comment pouvons nous être cet interlocuteur silencieux, tenir cette chandelle de micro-ondes, rester l'aman impuissant d'un ménage à trois fugace ? Les manières en conversation sont les manières de vie, ces serments parfois silencieux qui nous lient au gens, que ce soit le mariage ou le simple fait de s'asseoir avec un ami.

¹Maître Eckhart, *Du Détachement*, Rivages Poche, 1994

²Kenneth Kushner, *One Arrow, One Life*, Tuttle Publishing, 2000

Réflexions hexagrammatiques

Hexagramme 48 : Tsing. Le puits



On peut changer la ville
mais on ne peut changer le puits.
Il ne diminue ni n'augmente.
Ils vont, viennent et puisent au puits.
Si l'on est presque arrivé à l'eau
mais que la corde ne soit pas encore
entièrement descendue
ou que la cruche se brise, cela
apporte l'infortune.

Quelle que soit la diversité que les dispositions ou l'éducation font régner entre les hommes, la nature humaine dans son fond est la même chez tous. Et tout homme peut, au cours de sa formation, puiser à la fontaine intarissable de la nature divine qui est l'essence de l'homme. Mais là encore deux dangers menacent : le premier est que l'homme ne pénètre pas, au cours de sa formation, jusqu'aux vraies racines de l'humanité, mais demeure pris dans les conventions – une formation pareille est aussi mauvaise que l'absence de formation – le second, que l'on ne s'effondre brusquement en abandonnant la formation de son être.

Nous sommes tous comme des puits. Nous ne pouvons réellement donner à boire aux autres et à nous-mêmes que si l'on puise dans l'eau qui se trouve au fond. Aucun acte, même le plus aimable, même le mieux structuré, même le plus immédiatement efficace n'a la moindre valeur s'il ne représente pas l'expression de sa vérité intérieure. Il n'y a aucun changement possible, aucune réelle satisfaction, aucune sérénité dans le mensonge ou les relations marchandes. Que l'on donne ou que l'on garde, que l'on aime ou que l'on déteste, qu'on soit doux comme le miel ou sans pitié, on se doit d'être juste avec ce qu'on ressent. Être particulièrement bon sans être relié à la justesse de l'être est pire que de sentir sa cruauté, et la honte est amour

plus que le plus équitable des trocs. Ceux qui ne voient que le sourire du marchand, qui ne se lèvent que lorsqu'on leur montre la sortie, ceux qui regardent sans voir, ceux-là vendent et achètent, et sont des outres pleines d'air. Pourraient-elles plonger dans l'eau limpide ?

Que penseriez-vous si l'on vous disait que notre seul devoir est d'être au monde, d'y être vraiment, et de donner au monde la seule chose que nous soyons vraiment capables de donner : l'eau de notre puits. Car c'est la seule chose qui soit nôtre, et l'on peut en boire sans compter, elle ne s'épuisera jamais.

Essayer de n'être rien pour obtenir, équivaut à sauter en regardant le vide plutôt que l'autre bord. Toi qui me lis, que penses-tu de ceci : on peut donner en un instant plus que quiconque pourra faire semblant de donner en une vie entière, parce qu'on donne l'eau de son puits. On peut dire à une femme : je veux être avec toi cette nuit, et je veux être entièrement avec toi, je veux tout te donner, et ensuite il n'y aura plus rien. Mais ce don, cette présence, ce contact, je le désire et l'accomplis du plus profond, et le don est celui de tout ce qui je suis, aime, vit, ressent. C'est le don.

Jésus regardait un jour les riches qui mettaient leurs aumônes dans le tronc. Et il vit aussi une pauvre veuve, qui y mit deux petites pièces. Sur quoi il dit : je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres ; Car tous ceux-là ont fait des présents à Dieu de ce qu'ils avaient en abondance : mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce qui lui restait pour vivre.

Peut-être me suis-je trop vu parcourir en tous sens l'espace qui entoure ma vérité pour y chercher le verre de contact que j'y avais égaré. Peut-être ai-je trop vu mes contemporains utiliser des stratagèmes que tout homme peut apprendre, afin de s'emparer de l'intime, et ne donner que de leur superflu. Peut-être nous ai-je trop vu nous cacher.

Sentir sa vérité, la reconnaître, est un travail qui n'a pas de fin, ni de re-

pos. Comme un serviteur préposé au puits, qui toute la journée de la force de ses bras fait descendre et monter la cruche. Le travail est épuisant, et il le sait de tous ses muscles, mais il ne peut s'arrêter, car l'enfant qui passe doit avoir son eau, l'homme malade doit avoir son eau, la femme enceinte doit avoir son eau, l'âne, le soir et le matin doit avoir son eau. La vérité profonde peut faire tout ce qu'elle veut de nous : elle est du pain béni.

Il advient dans l'existence un moment très étrange, où tout ce que nous recherchons depuis toujours, et pour quoi nous supportons notre vie, prend une autre dimension. Un moment où tout ce que nous retenons de toutes nos forces depuis toujours de peur de le voir s'enfuir n'a même plus envie de s'échapper. Un moment où l'échec ne se distingue plus de la réussite. Un moment où le désir s'est comme retourné sur lui-même et où l'on comprend que cette pelote que l'on déroule pour en voir l'extrémité du fil n'a pas de bout, que le fil est tressé sur lui-même et qu'en réalité, on en a déjà parcouru plusieurs fois la longueur. Jamais un problème ne s'évacue, parce que ce n'est pas de la nature des problèmes d'être évacués. En ressentir la source est le seul chemin, et la vie est comme le ruban adhésif du capitaine Haddock. Au fur et à mesure, avec de la chance, la recherche est moins pressante, elle devient même accessoire, parce qu'elle n'était rien d'autre qu'un moyen de dévoiler la source. Que la recherche aboutisse ou pas n'a plus d'importance. L'eau est inépuisable, On peut y boire autant qu'on le souhaite. La ville peut changer, le puits est toujours le même.

IMPRESSUM

L'Élan vers le Pire
Journal gratuit à périodicité
relâchée, réservée à la masturbation
intellectuelle
numérotrois, février 2003
Rudi Bruchez
Aimé-Steinlen 5
CH-1800 Vevey
rudi@everyday-life-project.net
©2004 Rudi Bruchez